

Un homme

Kawkab al-Sharq, 23 octobre 1933

Mon Dieu, nul ne peut repousser ce que Tu décrètes, nul ne peut retenir ce que Tu ordonnes, nul ne peut contester Ton jugement, nul ne peut annuler Ton commandement — il ne reste que la soumission à Ta propre puissance, qui seule nous préserve de l'ignorance, et l'espoir en Ta propre miséricorde sans limite, qui seul nous préserve du désespoir. Tu as voulu — et nul ne peut changer ce que Tu veux — que la vie des peuples, devant les événements et les épreuves, soit un mélange d'impuissance à résister au destin ou à surmonter les jours, et d'espoir en Ta propre bonté sans bornes, et Ta propre miséricorde, qui embrasse toute chose. Si les peuples avaient le pouvoir de résister au destin, et de lutter contre l'épreuve, l'Égypte aurait certainement résisté et lutté, pour ces nobles et fidèles fils qui sont les siens, que la mort frappe précisément quand ils sont les plus utiles à leur pays, les plus capables de servir leur nation, les plus dignes d'une vie plus longue encore. Si les peuples connaissaient un réel désespoir, devant la succession des événements, et la poursuite implacable du malheur, et ces coups qui la frappent sans relâche, l'Égypte aurait certainement désespéré au plus profond, devant ces jours sombres qui l'affligent, d'un grand fils après un autre, et la privent, d'un chef fidèle après un autre — comme si ceux qui ne lui témoignent ni droit ni confiance, qui ne préservent pour elle ni dignité ni sacré, parmi ses colonisateurs, s'étaient entendus, pour lui faire la guerre, et déchaîner sur elle le mal, si bien qu'elle est à peine délivrée d'une épreuve qu'elle en porte déjà une autre, à peine apaisée d'un deuil qu'elle entre déjà dans un deuil nouveau. Mais la vie des peuples, comme je l'ai dit, demeure un mélange de soumission au destin, et d'acceptation de celui-ci, et d'espoir en l'avenir, et d'effort vers lui, sans faiblesse, sans lassitude, sans désespérer de l'esprit de Dieu, et sans se rendre aux événements.

Ainsi l'Égypte reçoit-elle aujourd'hui cette même terrible nouvelle, qui lui est parvenue hier de Paris : que son propre grand homme est mort — sans plus nul espoir, désormais, de jamais le revoir, sans plus nul espoir de jamais profiter encore du sérieux, de l'honnêteté, de la sincérité, de l'intégrité, et de la loyauté qui le distinguaient tant.

Oui — ainsi l'Égypte reçoit-elle cette même terrible nouvelle, satisfaite du décret de Dieu, se soumettant à Son autorité, puisant dans

Sa miséricorde la force de supporter l'épreuve, et de lutter à travers les jours, inscrivant le propre nom d'Adly, et sa propre personne, parmi ces noms nobles, et ces grandes figures, qu'elle inscrit en son propre cœur immortel — ce cœur fier et noble, ce cœur cher et patient, qui ne connaît ni l'oubli, ni le désespoir, ni la faiblesse, ni nulle voie vers l'humiliation.

Que Dieu fasse miséricorde à Adly. Il fut véritablement un homme, au sens le plus large que ce mot puisse porter, au sens le plus exact que ce mot puisse porter, au sens le plus élevé, le plus noble, que ce mot puisse porter.

Il était sincère, détestant le mensonge, s'en détournant — tandis que tant d'hommes politiques, tant d'hommes courant après leur propre intérêt, traitent le mensonge comme un outil de victoire, un moyen de réussite, une parure parmi les habiles et les rusés.

Il était loyal, détestant la trahison — tandis que tant d'hommes politiques n'éprouvent nul scrupule devant la trahison, nulle gêne devant elle, pourvu qu'elle réalise ce qu'ils veulent, et accomplisse les fins privées ou publiques qu'ils convoitent.

Il était fier, n'acceptant nul tort, ne trouvant nulle aise dans l'humiliation — tandis que tant d'hommes politiques ne rechignent pas à sacrifier leur propre honneur et leur propre dignité, ni à sacrifier l'honneur et la dignité de leur propre nation, pour un poste, ou pour des avantages, des ambitions et des espoirs moindres encore.

Il était pur d'âme, pur de cœur, pur de conscience, pur de main, pur de langue. Il était une image sincère de la vertu, dans la vie des individus, et une image sincère de la vertu, dans la vie des nations — le modèle le plus élevé de l'homme sur qui les peuples peuvent véritablement s'appuyer, sans jamais craindre de lui nul penchant au caprice, nulle soumission à l'appétit, nul écart par rapport au droit, nulle capitulation devant la puissance du fort.

On peut étudier les moindres détails de la vie de cet homme, dans ses propres relations avec ses amis, ses alliés, ses compagnons, et ceux qui lui étaient proches, et n'y trouver que générosité et noblesse, n'y trouver que clarté et pureté, n'y trouver qu'un beau naturel, un cœur limpide, un tempérament égal, une connaissance réelle de ce qui convient et de ce qui ne convient pas, un réel refus de ce qui est inconvenant, et le plus grand soin pour tout ce qui sied à un homme noble.

On peut aussi étudier les moindres détails de la vie de ce grand homme, dans les postes de l'État qu'il occupa avant d'assumer les plus hautes fonctions politiques, et n'y trouver qu'une intégrité sans limite, un réel souci de l'honneur et de la dignité, l'accomplissement loyal et sincère du devoir devant ses propres supérieurs, égyptiens et étrangers, et un réel refus de ce qui souille l'âme de tant de ceux qui occupent des fonctions, et y cherchent le rang, y cherchent la richesse, y cherchent la satisfaction de leurs propres besoins et la flatterie de leurs propres goûts.

On peut aussi étudier les moindres détails de la vie de cet homme, depuis qu'il prit part à assumer les charges de la politique publique égyptienne, et n'y trouver que le dévouement à l'Égypte, dans une fermeté ignorant la faiblesse comme l'hésitation ; et l'on n'y trouvera que la fidélité à l'Égypte, dans une compréhension, une clairvoyance et un jugement des affaires qui n'imitent ni ne suivent simplement, mais exerce son propre effort réel autant que l'effort le permet, puis s'attache à faire valoir sa propre conclusion, et à la défendre, autant que cela se pouvait, ou que quelque moyen s'en trouvait. Et chaque fois qu'il se sentait véritablement incapable de poursuivre, il n'avait jamais honte de déclarer cette incapacité ; et chaque fois qu'il sentait que la voie honnête, droite et honorable lui était barrée, et fermée devant lui, il n'hésitait jamais à se retirer de la politique, et à garder sa propre maison, laissant ceux encore capables d'agir continuer d'agir, toujours prêt à répondre à l'appel du droit, du devoir, et de la patrie, chaque fois que le droit, le devoir, et la patrie le rappelaient sur le terrain.

Cet homme assumait les charges du pouvoir, aux côtés de son propre ami Roushdi, durant toute la guerre, en portant les conséquences l'âme satisfaite, le cœur rassuré, la conscience tranquille — et une fois la guerre terminée, quand le Wafd réclama la liberté et l'indépendance du peuple, il n'hésita jamais à marcher aux côtés du Wafd, sur sa propre voie vers la liberté et l'indépendance, et à en porter les conséquences aussi, l'âme satisfaite, le cœur rassuré, la conscience tranquille, exactement comme il avait déjà porté les conséquences du pouvoir auparavant.

Les affaires du pouvoir finirent par lui échoir, après de longs événements, et de graves épreuves, et il n'hésita jamais à les assumer, et à en porter les conséquences, autant que sa propre force le permettait, autant que sa propre conviction d'être dans le vrai le permettait. Il s'opposa en cela à son propre ami Saad, autant que l'opposition pouvait aller — et une fois qu'il se trouva véritablement incapable de réaliser ce que lui-même, et l'Égypte, avaient souhaité, il revint, et n'hésita jamais à

déclarer qu'il était véritablement incapable de ce qu'il avait tenté, et avait échoué dans ce qu'il voulait.

Quand on lui demanda de former un parti pour s'opposer à Saad, il refusa, et refusa fermement ; car s'opposer à Saad et au Wafd ne constituait pas un motif convenable pour fonder un parti, et nul Égyptien aimant véritablement son propre pays, d'un amour sincère, ne devait s'y risquer. Mais une fois la Déclaration du 28 février promulguée, et le cabinet de Sarwat commençant à préparer la promulgation de la constitution, il jugea que cette même constitution, et cette même Déclaration, méritaient que des partis se forment pour les protéger, en tirer parti, et les prendre comme moyen d'atteindre l'indépendance — et il fonda donc le Parti des libéraux constitutionnels, en dirigeant sa propre politique durant une année et une partie d'année, s'opposant à Saad et au Wafd tout du long, autant que l'opposition pouvait aller, menant avec son propre parti la bataille électorale, en opposition résolue à Saad et au Wafd — jusqu'à ce que les résultats des élections tombent, et que le peuple tranche en faveur de Saad et du Wafd, et Adly n'hésita jamais à reconnaître ce même verdict populaire, et à s'y soumettre, non seulement en paroles, mais en paroles et en actes : il se retira de la politique, démissionna du parti, et s'installa dans sa propre maison, laissant à ceux à qui le peuple avait renouvelé sa propre confiance, et son propre mandat, le soin de travailler, et de réaliser toute l'indépendance qu'ils pourraient réaliser.

Les événements se succédèrent alors, les épreuves se poursuivirent, Saad démissionna, la Chambre des députés fut dissoute, et les charges de la politique publique furent offertes à Adly — mais il ne les accepta jamais, ne s'y inclina jamais, tenant la conviction la plus sincère que les droits du peuple ne pouvaient jamais lui être arrachés, une fois qu'ils lui avaient été rendus, et que la constitution seule devait demeurer le juge de la manière dont les hommes assument les charges des affaires publiques.

Cet homme demeura installé dans sa propre maison, ne portant nulle charge du pouvoir — et comme cela lui aurait été facile, s'il l'avait voulu, s'il l'avait convoité — jusqu'à ce que retentisse l'appel à la coalition, où il fut le plus prompt de tous les hommes à y répondre, et le plus véritablement empressé à oublier les vieilles rancunes, et à effacer les ressentiments ; car il ne nourrissait jamais de rancune, ne gardait jamais de ressentiment, dans les affaires publiques — il travaillait simplement, sincèrement, avec application, se trompant comme les

autres se trompent, réussissant comme les autres réussissent.

Il se hâta vers la coalition, présida son propre cabinet, y travailla honnêtement, sincèrement, loyalement, fidèlement — puis démissionna ; et à peine les événements se poursuivirent-ils, et la constitution suspendue, que cet même homme loyal et fidèle revint à sa propre maison, et s'y tint, se retirant des travaux politiques ne reposant sur rien qui ressemblât véritablement au consentement du peuple, car il croyait, d'une croyance véritable, que les droits du peuple ne pouvaient jamais lui être arrachés, une fois qu'ils lui avaient été rendus. Puis les événements se poursuivirent encore, et le devoir appela cet même homme loyal et fidèle à assumer de nouveau les charges du pouvoir, pour restituer au peuple son propre droit, et lui rendre sa propre vie constitutionnelle et parlementaire ; et il n'hésita jamais à répondre à ce même devoir, n'hésita jamais à déclarer son propre avis clairement et ouvertement, formant son propre cabinet, pour organiser des élections, pour la seule Chambre des députés, non pour le Sénat — et une fois ces mêmes élections tenues, et le peuple ayant tranché en faveur du Wafd, il démissionna, en application des dispositions de la constitution, et en réanimation du sain usage parlementaire.

Il fut alors nommé président du Sénat, et assumait cette même fonction, exactement comme il assumait toutes ses propres fonctions, honnêtement, sincèrement, avec intégrité, loyalement, fidèlement.

La propre vie d'Adly Pacha, depuis la promulgation de la constitution jusqu'à ce même moment, demeura entièrement fidèle à la constitution, entièrement fondée sur la croyance que les droits du peuple ne pouvaient jamais lui être ôtés, une fois qu'ils lui avaient été rendus.

Les événements se succédèrent alors davantage, et le cabinet de Sidqi Pacha bondit au pouvoir — et cet même homme, loyal envers le peuple, fidèle gardien de ses propres droits, n'hésita jamais à porter le poids de la confiance, si grande fût-elle devenue, et à accomplir son propre devoir national, aux côtés de ceux qui l'accomplissaient, ce jour-là même, de la manière la plus simple et la plus modeste, jamais forcée, jamais affectée, jamais tirant orgueil de cela, jamais le faisant valoir comme une faveur envers quiconque ; car la loyauté, et la réponse au devoir, et l'accomplissement correct de la confiance nationale, tout cela demeurerait, chez Adly, simplement sa propre nature, émanant de lui exactement comme la lumière émane du soleil, exactement comme le doux parfum émane de la fleur odorante.

Adly s'opposa, comme s'opposèrent d'autres chefs, à tous ces événements que Sidqi Pacha infligea à sa propre nation, se retira de la politique active, et s'installa dans sa propre maison, fier et digne, attendant que le véritable devoir national l'appelle — un devoir exempt de toute manœuvre ou de tout calcul, un devoir que chaque personne pouvait véritablement ressentir, un devoir pur et net, que ne souillaient ni cupidité ni intérêt personnel, un devoir dont nulle personne ne pouvait véritablement douter. Et que de choses furent offertes à Adly, qu'il refusa, fier, noble, loyal, fidèle.

Que Dieu fasse miséricorde à Adly. Sa propre nation s'accorda, entièrement, à l'aimer, après ces splendides prises de position, après ce conseil sincère et véritable qu'il lui prodigua ; sa propre nation s'accorda, entièrement, à lui faire confiance ; sa propre nation s'accorda, entièrement, à le garder en réserve pour les temps difficiles ; sa propre nation s'accorda, entièrement, à le prendre comme un moyen noble et précieux, de gagner l'espoir, et d'échapper à tout le mal et le tort qu'elle subissait.

Mais les jours ne voulurent rien d'autre que mettre la nation à l'épreuve à travers lui, exactement comme ils l'avaient déjà mise à l'épreuve, auparavant, à travers d'autres grands hommes sincères, d'autres chefs fidèles qui étaient les siens — et il s'est éteint hier, véritablement un homme d'État, ainsi que l'a lui-même dit de lui Son Excellence le vénérable président du Conseil Mustapha al-Nahhas Pacha.

Il s'est éteint, aimé de chaque Égyptien, chaque espoir placé en lui — et voici que chaque Égyptien le pleure désormais, demandant à Dieu de lui inspirer, pour cette perte, la plus belle des consolations.

Ce grand homme est désormais dans la garde de Dieu. Il a servi sa propre nation, de son vivant, de la meilleure manière possible, et son propre souvenir, après sa mort, continuera de servir sa nation de la meilleure manière possible aussi. De son vivant, il fut un modèle véritablement digne, pour ceux qui veulent servir leur propre nation, et la servir sincèrement, sans jamais prendre le service comme un moyen vers la grandeur, ni comme une simple parade d'hypocrisie. Et maintenant, après sa propre mort, il demeure un modèle véritablement digne, pour ceux qui souhaitent que leur propre nation leur reste aussi fidèle qu'ils lui furent fidèles, qu'elle les aime comme ils l'aimèrent, qu'elle connaisse leur propre valeur comme ils connurent la sienne.

Ce grand homme est désormais dans la garde de Dieu — et dans la garde de Dieu aussi, tous ces autres grands hommes qui l'ont précédé, vers la demeure de l'éternité.